

le temps fait rage. je n'ai jamais fini, disait-il, jamais, jamais. troncs bas, couchés bas. canal bétonné amenant l'eau vers l'aqueduc de Doudon – au débouché de la zone forestière de Roques-Hautes (la ZAPEF : "zone d'accueil du public en forêt", ça ne s'invente pas) – cueilli par ce vent sec & chaud, qui, à cet endroit particulièrement exposé, se déchaîne ; ventilation naturelle nous épargnant le cagnard de juin. vérifiant l'une des stratégies possibles : l'intensification par torsions, rapt ou distorsions. une dénaturalisation devenue finalement spectaculaire, par accumulation, multiplication des angles d'attaque. je n'ai jamais fini, disait-il, jamais. le cul sur du marbre, le long de l'arête rocheuse, dans un long travelling méditatif & scriptural : nager ou être en nage ? noter, s'immerger ou se dissoudre dans le paysage ? traits principaux, traits de force ou foison de détails : thym, violettes, romarin, immortelles. l'énumération sans fin de tout ce qui pousse, rampe, volette, creuse,

décampe. illusion sans retenue. épreuve de la chose en soi. illusion sans retenue pour le présent intégral, le présent tout court, le présent du lieu où cela se passe. déboucher face à l'une des vues les plus explicites & connues de la montagne, dépliée de part en part, formidablement; et déclinée de pied en cap, dans l'ensemble contrarié de ses contreforts & la figuration approximative de son célèbre triangle. s'accorder justement à chacune des sensations vibratoires (masse, couches, matières, présence); à chaque plissement, dépression, empilement; tout comme à chacun des pleins & déliés ou à chacun des intervalles subsistants. dire alors s'il n'est jamais possible d'écrire sans illusions, ou, s'il s'en trouve d'impératives, lesquelles? la question n'est plus la transformation d'un voir qui fait dire en dire qui fait voir, mais comment faire entrer la montagne dans la page? ou encore, comment faire de la page la montagne? s'il est vrai qu'il y a une police jusque dans notre bouche, n'est-il pas essentiel

d'éprouver le besoin de préciser les choses (et notre pensée quant à elles), de revenir sans cesse aux nuances & aux détails, à l'excessive mais habituelle saturation du réel? et non plus à l'innommable mais à l'innombrable; à l'énumération sans fin de tout ce qui constitue le monde & le compose : thym, roches, violettes, romarins, terre & pins. tout ce qui pousse, rampe, se presse, décampe, se dresse ou s'enracine. illusion sans retenue. épreuve de la chose en soi. ainsi, revenir, par exemple, au peu d'insectes – visibles – dont le bruissement général ou individuel, et l'activité bien souvent sous-jacente, parallèle ou souterraine, est couverte à l'instant par les assauts du vent. le temps fait rage. c'est un grand silence relatif dans lequel on s'achemine, avant que n'apparaissent grillons & cigales, et leurs crissements, pour le moins crispant & obsédant à certaines heures du jour ou de la nuit. chant des cigales comme scie, antienne, bruit de fond gagnant l'ensemble du paysage, plus précoce

Pages 65 à 67, extraites du livre *Le Temps fait rage*, d'Olivier Domerg,
paru en décembre 2015 aux Éditions Le Bleu du ciel, collection Poésie.

Pour en savoir plus et commander le livre en ligne chez l'éditeur :

<http://www.lebleuducielEditions.fr>

(nouveau site, depuis janvier 2016)

Format : 15 x 19 cm

160 pages

ISBN : 978-2-915232-99-8

Le Bleu du ciel

BP 90312

33501 Libourne cedex